

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 52 (1914)
Heft: 51

Artikel: Mobilisés
Autor: Woelfli, F.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-210887>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

étaient empilés soldats et citoyens rappelaient les beaux jours d'élection au Palais électoral. Puis c'étaient des fusées de rire si un soldat dégringolait du char plus vite qu'il n'aurait voulu, embarrassé par son équipement. J'en ai vu un, de ces soldats, tomber du haut d'un char sur le pavé; à peine ses épaules avaient-elles touché le sol, que ce brave fantassin se relevait d'un bond et esquissait un entrechat que n'aurait pas désavoué un acrobate.

L'un après l'autre, les deux bataillons prennent place dans les lourds convois préparés pour eux, environ 700 par train. Le "" léger part le premier aux acclamations de la foule massée sous les ponts.

Puis vient le tour du brave bataillon "". La foule était plus dense encore. Une grande partie des spectateurs avait abandonné les abords immédiats de la gare pour se masser sur la place voisine, afin de mieux voir partir le train et de le suivre plus longtemps des yeux.

Au « Cè que l'aino », entonné par les soldats, répondirent les acclamations de la foule; les bras, les chapeaux, les mouchoirs s'agitèrent par milliers et un immense « Au revoir » retentit.

Quoique cuirassé contre les émotions les plus diverses, mes paupières battirent bien un peu la générale, et j'enviai à ces soldats le bonheur de repartir pour continuer leur noble et sainte tâche, accompagnés des vœux, souhaits et pensées de cette foule si sympathique, dont les cœurs à l'unisson battaient pour eux.

Peu à peu, la foule se dissipa, les cafés des environs et de la ville se remplirent, donnant pour un moment l'illusion des fêtes de l'Escalade, supprimées cette année, et tout de même vécues quelques heures grâce à la présence de ces chers soldats parmi nous.

Un merci chaleureux à notre autorité militaire.

C. M.

Coquin de thé.

— Dites-moi, chère madame, une tasse de thé ?...

— Non, je vous remercie. Quand je prends du thé, le soir, ça empêche mon mari de dormir.

Clair et net. — Dans une de nos gares, un jour de grande affluence. Un employé placé devant une porte, crie, à chaque nouveau convoi, en étendant le bras :

« Les voyageurs qui ont des bagages passent par cette porte. Les voyageurs qui n'ont pas de bagages passent aussi par cette porte. »

LA CREBLIA - FOUMARE

DE MOLLIE-DERBON

L'on galé velâdzo clli Mollie-Derbon, avoué sè carrâie et lau tâi de tiole rodze, sè groche courtene et lau puchéint crâo à lizé. Dein la pe balla de tote démorâve la Luise Grabudzo, que l'étai bin la pe granta creblia-foumâre que l'ausse jamé vitiu su sta poûra terra. Dimâve tant qu'à sè dzenelhie. Por quant à son gaçon, lai avâi fê tant de coup chautâ sè repê que stisse l'avâi djurâ de lai fêre vergogne devant lè dzein. Et que cein n'a pas manquâ d'arrevâ, quemet vo z'allâ vère.

On dzo la Luise Grabudzo l'étai z'ûva coterdzî vè 'na vezena. Lai étai arrevâe quasi pè vè midzo, por cein que l'étai adi son hâora quand allâfê fêre vesita à quaucou. L'étai ométe assurâie d'avâi oquie à medzi, câ restâve vè lè dzein tant qu'on lai ausse offe 'na croustelhie. De cotouma revégnâi vè l'ottô vè lè dave z'hâore et pu coumeincive lo café po lo gaçon; dinse, gagnîve on repê : l'étai trau tâ po dnâ et trau

vito po petit goûta. Mâ clli dzor, lo gaçon l'âvai djurâ de la mourgâ on bocon.

Quand stisse vâi que l'étai midzo et que la Luise Grabudzo l'étai via, pè vè lè vesin, ne fâne ion ne doû: l'eimpougne lo bouffet iô on mettai lò pan. (l'étai on ratali avoué duve porte et dâi latte ein amont po lè z'écouelle) lo tserdez su sa ritâ et pu via vè la vezena.

Lai arrevejusto ô moment que la Luise l'étai setâje po medzî la soupa. On oût borrà oquie pè l'allâe et pu vaite que lo gaçon l'eintre dein la cousena.

Vo z'arâi faliu vère la mena que fasâi la Grabudzo quand vâi sa garda-roba. Sè lâive tota drâite de sa chôla, ein peliouneint : lè potte lai allâvant de colère, et ie fâ ein quequelhieint à son domestique :

— Qu'è-te cein ?

— A te que, noutra maitra, lè midzo et vo z'ai abobiliâ de laissâ la cliai d'au bouffet. Adan, po ne pas vo dêreindzî vo l'apporto quie po que vo pouessi mè bailli on bocon de pan..

Sti coup, se quaucon l'a risu, n'è pas la Luise Grabudzo.

MARC A LOUIS.

Des vers. — Dans un salon on sollicite un poète à lire ses poésies. Celui-ci résiste mollement.

« Quel poseur ! murmure un confrère, il faut toujours lui tirer les vers du nez ! »

Le remède. — Chez le médecin :

— Docteur, j'ai attrapé un rhume de cerveau atroce. Que dois je prendre ?

— Un mouchoir de poche.

Elève de Napoléon.

L'Almanach Hachette pour 1915, qui vient de paraître, et qui donne une Histoire illustrée des trois premiers mois de la guerre et une petite Encyclopédie militaire que tout le monde voudra lire, publie des pensées de Napoléon qui expliquent et résument la tactique du général Joffre.

Napoléon disait :

— C'est l'imagination qui perd les batailles. — A la guerre, rien ne s'obtient que par le calcul : tout ce qui n'est pas profondément médité dans les détails ne produit aucun résultat. A la guerre, il faut des idées simples et précises. — La première qualité d'un général en chef est d'avoir une tête froide qui reçoive l'impression juste des objets, qui ne s'échauffe jamais, ne se laisse pas éblouir, enivre par les bonnes ou mauvaises nouvelles, que les sensations successivement simultanées qu'il reçoit dans le cours d'une journée, s'y classent et n'occupent juste que la place qu'elles méritent d'occuper, car le bon sens, la raison, sont le résultat de la comparaison de plusieurs sensations prises en égales considérations. — Le succès de la guerre dépend de la prudence, de la bonne conduite et de l'expérience du général. — Une armée n'est rien que par la tête. — Tout l'art de la guerre consiste dans une défensive bien raisonnée, extrêmement circumspecte et dans une offensive audacieuse et rapide. — L'art de la guerre ne s'apprend ni dans les livres, ni par l'habitude. C'est un tact de conduite qui proprement constitue le génie de la guerre. — Il faut que l'armée regarde le déshonneur comme plus affreux que la mort.

L'aimable voisin. — A table d'hôte un monsieur, très aimable, saisit le carafon de vin et en verse à tous ses voisins.

— Madame, un peu de vin ?...

— Oh ! monsieur, je veux bien, je vous remercie.

— Et vous, monsieur ? fait à un autre convive l'aimable verseur.

— Avec plaisir ?... Mais vous me donnez tout. Vous ne nous servez pas ?

Le verseur, avec un sourire :

— Ah ! à présent, je vais pouvoir en demander du frais.

MOBILISÉS

Samedi 25 juillet 1914. — La petite section de X... tient son assemblée mensuelle. Le président, regardant sa montre :

— Gymnastes ! C'est à 8 heures et demi que l'on doit commencer. Voilà 9 heures et quart ! Si ça continue, je donnerai ma démission. J'en ai assez.

Ce brave président ! Voilà huit ans qu'il remplit ces fonctions ingrates. Combien de fois n'a-t-il pas déjà fait ces remarques, exprimé ces mêmes menaces ? Et il est toujours là, solide au poste. Il est vieux garçon, le brave président, et sa section remplace le foyer.

L'ordre du jour n'est pas chargé. On se passe la main dans les cheveux à propos du beau succès remporté à La Tour. Un « vieux » a offert un tonneau de bière. Les chopes circulent ; le caissier aussi, son terrible carnet à la main.

— Nous arrivons aux propositions individuelles, annonce le président.

Une voix dans le fond :

— Je... je... demande si, des fois, la section ne pourrait pas organiser quelque chose pour commémorer le 1^{er} août, une manifestation ?

— Bravo ! Appuyé ! C'est sûr ; l'idée est bonne. On demandera à la « Jeunesse » et à la « Fanfare » s'ils veulent se mettre avec nous.

Bref, on décide séance tenante que le Comité ferait le nécessaire pour fêter dignement le 1^{er} août ; puis la séance est levée.

— Salut, bonne nuit !

— Salut, à demain soir, au local.

— Hé, dis-voir à Jules au maréchal de rapplicer. On aura besoin de lui pour les pyramides !

— Bon, j'y dirai. Salut ! Bonne nuit !

* * *

Samedi 1^{er} août 1914. — Patacrâa ! Ça y est ! Comme une bombe, la guerre a éclaté, soudaine, jetant la panique un peu partout et détruisant tous les projets, y compris la commémoration du 1^{er} août. Allez, bougez, les gars ! A la frontière, et plus vite que ça, avant que quelque voisin ait pu entrer chez nous sans frapper.

Dans la petite localité en question, tout est sens dessus dessous. Des groupes compacts se bousculent devant la maison communale, vers le hangar de la pompe, devant le Lion-d'Or, partout où est affiché l'ordre de mobilisation générale.

— Pour sûr que c'est encore ces Allemands qui ont cherché une rogne, dit sentencieusement le garde-champêtre.

— Allons, allons, fait l'assesseur, ne jugeons pas avant de savoir !

* * *

Déjà ceux du landsturm, équipés à la hâte, dégringolent le raidillon qui mène à la gare. Les uns sont soucieux. C'est sûr ; abandonner ainsi, d'une minute à l'autre, la femme, les miodes, sans trop savoir ce qui vous attend là-bas, à la frontière ! D'autres, pleins d'entrain, chantent un refrain ou s'interpellent, joyeux.

— Hein, Jules, qui aurait cru celle-là ? Comme ça, d'un coup, aller se battre ! Parce que, tu sais, ça va chauffer dur, tu verras.

— As-tu au moins pensé de prendre la moindre des choses, un boutefâ, ou une tomme, pour les dix heures ?

— Oui, oui, t'inquiète pas. J'ai même une fine goutte là, dans mon sac ; ça nous redonnera un peu de cœur, quand on sera plus loin que Bümplitz.

— Et dire que, demain, on allait « emmoder » cette fête du 1^{er} août et qu'il n'y a rien de fait. Sale guerre !

Le train est en gare. Les wagons sont déjà bondés de soldats du landsturm, tous aux fenêtres, la tunique déboutonnée, le visage conges-

tionné. Il fait chaud. Sur le quai, on se serre une dernière fois la main. Les mioches sont fiers d'avoir un papa-soldat.

Ceux du train interpellent ceux qui s'apprécient à y monter.

— Tiens, voilà Marc ! Adieu François ? Es-tu d'aplomb ? As-tu aiguisé ton coupe-choux, au moins ? Ça va être plus sérieux qu'à La Tour, hein, Jules ?

— J'te crois, mon vieux, mais n'aie pas peur, on est là. C'est pas pour rien qu'on a fait de la gym depuis bientôt vingt ans. On a encore bon pied et bon œil. Qu'ils y viennent, quels qu'ils soient !

Le président de la petite section part aussi, tout guilleret et fier, en même temps. Sa belle-sœur fourre encore quelque chose dans son sac à pain.

— Ces vieux garçons, ça ne pense à rien. Sans moi, il partait sans un jeu de cartes. Ti possible, quel étourdi !

Au moment où le train s'ébranle, Rosine, la plantureuse épouse du maître boulanger de l'endroit, lui crie :

— Fais attention, Jules, avec ces Allemands... on ne sait jamais.

Et Jules de répondre, avec un gros sourire dans sa large face bon enfant :

— Ouah, ils sont peut-être moins terribles qu'on ne croit. Ils veulent pas nous avaler sans boire !

Déjà, au tournant là-bas, le dernier wagon du train a disparu. Lentement, le quai de la gare se vide ; la petite station retombe dans sa somnolence accoutumée. Sur le chemin qui monte au village, les femmes, les vieillards retournent lentement à leurs foyers ; mais le souci se trahit, maintenant, sur tous les visages. Devant les hommes, c'est sûr, on faisait semblant de ne pas voir les choses en noir. Mais, sait-on ce qui va arriver ? Les reverra-t-on, ces hommes, ce père, ce frère, ce parent ? Françoise, qui a la réputation de mener son homme un peu à la dure, paraît réfléchir. Elle s'arrête, pour souffler peut-être, à moins que ce ne soit d'émotion contenue :

— Tu sais, Fanchette, au fond, il n'est pas plus mauvais qu'un autre, mon homme. Pourvu qu'il ne lui arrive rien !

Et pendant que chacun retourne vaquer à ses affaires, les gamins se sont rassemblés sur la place du collège. En un clin d'œil, chacun s'est muni d'un échalas ou d'un bâton tiré d'un fagot. Les voici, alignés sur deux rangs, comme ils ont vu faire aux gyms. Théo, le petit au syndic, s'est assublé d'un vieux képi d'agent de police, orné d'une plume blanche, sans doute « chipée » à sa sœur, la modiste. Il s'est nommé général, naturellement. Le fils du régent fait l'office de lieutenant, tandis que Jean-Louis, le petit fils de l'épicierie, bat la générale sur une boîte à biscuit suspendue à une ficelle.

Prussiens, tenez-vous bien !

(*Le Gymnaste vaudois.*)

F. WÖELFLI.

L'Agenda des Dames pour 1915 (Administration, Tour Maîtresse, Genève) vient de sortir de presse. Sa couverture est ornée d'une phototypie de F. Boissonnas, représentant une belle Alsacienne, les cheveux ornés du ruban noir à grandes boucles, bien connu. Outre le texte commun à tous les almanachs, il contient nombre d'articles, nouvelles, pensées, conseils, recettes, choix avec soin et entremêlés de quelques phototypies artistiques de Boissonnas. — Son prix n'est que de 30 centimes.

L'agrément du piano. — En soirée chez M. Y., un pianiste émérite fait son entrée. La maîtresse de maison se précipite vers lui :

— Je vous en prie ! jouez-nous donc quelque chose ! C'est d'un triste ici ! Dès qu'on entendra le piano, on se mettra à causer.

LE PATOIS D'EN FACE

Nous autres, Vaudois, avons été jadis, on le sait, sujets des joyeux et belliqueux princes de Savoie. Aujourd'hui encore, toute trace ne s'est pas effacée de cette domination ; il y a plusieurs points de ressemblance entre les populations des deux rives du Léman. Que de familles vaudoises dont il faut aller chercher le berceau dans l'une ou l'autre de ces vallées que, d'ici, nous voyons s'ouvrir entre ces Alpes savoisiennes si familières à nos yeux et qui, avec les Alpes vaudoises, font au Léman un cadre si majestueux.

Ah ! la Savoie, quel délicieux pays, et comme il gagne à être connu, dans ses coins même les plus reculés. Nous l'ignorons presque, nous autres Vaudois. Il faut passer l'eau, alors, vous comprenez, c'est au diable vert.

Le patois savoyard est aussi parent du nôtre, encore que sa prononciation diffère fort de celle du patois vaudois, ainsi qu'en le verra par les lignes suivantes d'un chroniqueur genevois.

La langue populaire de la Savoie n'est pas une altération du français ; encore moins est-il un jargon dépourvu de toute règle et de tout intérêt. C'est une vraie langue, régie par des lois fixes et des règles grammaticales précises, et possédant un vocabulaire fort étendu (plus de 16,000 mots).

C'est un des nombreux dialectes formés au commencement du moyen-âge par la décomposition du latin, langue des Romains.

La prononciation de ce latin n'était pas uniforme : chaque nation conquise par Rome, tout en adoptant la langue du vainqueur, lui imprime certaines nuances différentes, amenées par sa manière de prononcer sa propre langue originelle et y mêlant quelques mots de celle-ci. Les invasions des peuples du Nord, aux V^e et VI^e siècles, multiplièrent encore ces modifications et introduisirent de nouveaux termes. Il se forma ainsi à la longue plusieurs langages différents, dont les uns sont devenus les langues officielles des Etats de l'Europe occidentale : Italie, France, Espagne, Portugal et les autres sont restés les patois des diverses provinces de ces pays.

Il semble, à première vue, que la Savoie aurait dû, en raison de sa longue autonomie, se constituer une langue écrite, officielle et littéraire, égale au français, à l'italien, à l'espagnol. Il n'en a cependant rien été. Mais on le comprend facilement, si l'on réfléchit que jusqu'au X^e siècle ce pays fit partie des possessions des principaux capétiens et carolingiens ; que plus tard, malgré son indépendance politique et administrative, la Savoie ne fut, au point de vue intellectuel, qu'une annexe de la France. Tous ses princes passèrent une partie de leur vie à Paris ; ils établirent à leur Cour, à Chambéry, les usages, les costumes, le langage de la Cour de France ; la noblesse savoyarde, la magistrature, le clergé ne voulaient parler et écrire que le langage de la Cour ; les jeunes gens allaient étudier dans les universités françaises et y prenaient l'habitude de parler français ; la bourgeoisie des villes imita la noblesse. Ensuite que le langage savoyard, dédaigné des classes dirigeantes et des personnes instruites, abandonné au peuple ignorant, resta pour toujours à l'état de « patois ».

La meilleure manière de définir et délimiter ce langage est de dire que c'est celui qui se parle dans tous les pays ayant formé autrefois la monarchie de Savoie, c'est-à-dire les deux départements savoisins actuels, la Bresse, le Bugey, la Michaille, le Pays de Gex, une partie du département de l'Isère, les cantons suisses de Genève et de Vaud, une partie de ceux de Berne et de Fribourg, le Bas-Vaïs et la vallée d'Aoste.

Tous ces pays parlent une langue que l'on peut appeler commune, parce qu'elle possède les mêmes caractères généraux, mais qui subit dans les diverses parties de son domaine d'assez nombreuses variations.

Une étude attentive montre cependant que ces différences sont de cinq sortes : différence de mots ou de vocabulaire : certains termes, certaines locutions sont propres à une vallée et remplacés ailleurs par des équivalents entièrement différents ; différence de prononciation de mots communs à tout le territoire : c'est la variation la plus importante ; acceptations différentes d'un même mot en des

lieux différents ; différences de sons et d'articulations : certaines vallées ont des sons ou des articulations inconus ailleurs ou modifiés plus ou moins profondément ; différences d'accent et de physionomie du langage : dans certaines localités, on parle de façon vive, cadencée ; dans d'autres d'un ton sec et rude ; ailleurs, le langage est doux et coulant ; ailleurs encore, il est un peu guttural et saccadé, etc.

Une particularité à noter, c'est que les habitants de chaque vallée, ou canton croient parler le *vrai* patois et s'imaginent que les différences qu'ils observent chez les autres sont des déformations, des corruptions du leur. Ils s'en moquent et les confondent en les exagérant. Le Chablaisien se moque du Vaudois, le Faucignierand raille le Bornand, le Rumillien rit du Chambérien, le Bauju du Séminin, et ainsi des autres.

Nos domestiques. — Mme X... donne une course à sa domestique.

— C'est bien, madame, quoique ce ne soit pas tout à fait mon chemin, j'abdiquerai un peu à gauche.

La livraison de *décembre* de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE contient les articles suivants :

Le rôle de la Suisse, par Virgile Rossel. — Choses vues. L'hôpital au couvent, par Albert Dauzat. — Histoire de deux jeunes hommes, d'un cheval et d'un pré, par Henry Derbon. — En Belgique, par Henry Sienkiewicz. — La guerre aérienne, par R.-W. d'Eversteg. — Le soldat et la patrie. Vers, par François Franzoni. — Le tétonas, par Henry de Varigny. — Variétés : Notes d'un témoin, par X. — Chroniques allemande, par A. Guillard ; suisse romande, par Maurice Milloud ; scientifique ; politique — Bulletin littéraire et bibliographique. — Table des matières du tome LXXVI.

Bureau de la *Bibliothèque universelle* :
Avenue de la Gare, 23, Lausanne.

Entre dames. — A propos, ma chère, quel âge avez-vous ?

— Oh ! je ne dis plus mon âge, j'ai l'âge que je paraît.

— Je vous croyais plus jeune que ça.

Album Souvenir. — *La Patrie suisse* va publier un album souvenir de la mobilisation de l'armée fédérale. On sait que ce journal, très apprécié de ses nombreux lecteurs, édite, sur les principales manifestations de notre vie nationale, des albums illustrés toujours fort bien venus. La mobilisation est riche de vues intéressantes et diverses, et cette publication de *la Patrie suisse* sera beaucoup demandée.

Grand Théâtre. — Le Grand Théâtre continue la série de ses succès. Nous avons une troupe absolument exceptionnelle.

Demain dimanche, *Le Duel*, 3 actes de Lavedan, et *La Gloire ambulancière*, 1 acte de Tristan Bernard. — Mardi, *Le Barbier de Séville*, opéra en 4 actes de Rossini, avec Mme Lily-Dupré, MM. Denizot et Jacquin. — Jeudi, *Le Grillon*, 3 actes d'après Dickens.

* * *

Kursaal. — Le Kursaal, qui a, comme le Théâtre, le don d'attirer foule de spectateurs à chacune de ses représentations, nous redonnera, aujourd'hui samedi, et demain dimanche en matinée et soirée, *Mon Bébé*, la très amusante pièce en 3 actes, de Maurice Hennequin, qui eut un si juste succès la semaine dernière.

Amis-Gyms, Bourgeoise, Choralions, Sous-Offs, Artilleurs, faites encadrer vos diplômes chez l'ami OSCAR, aux Galeries du Commerce

66
Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & Cie.